

## Faire « quelque chose » de ce qui résiste

in Hubault F. (coord.), 2007.  
La situation de crise dans l'intervention  
Toulouse : Octarès, pp.3-13

**françois Hubault**

*CEP - Ergonomie et Écologie Humaine  
Université Paris1*

*ATEMIS*

### Table des matières

<i>Intervenir, une question de posture .....</i>	<i>2</i>
<i>(s')Aventurer.....</i>	<i>3</i>
<i>Lâcher prise .....</i>	<i>5</i>
<i>Dépayser les problèmes .....</i>	<i>5</i>
<i>Être là .....</i>	<i>6</i>
<i>L'écoute crée la parole .....</i>	<i>7</i>
<i>Ce qui se dévoile du réel... de l'intervention.....</i>	<i>8</i>

Il n'est que de lui appliquer l'adage qui fonde toute sa démarche, le travail de l'ergonome concerne, toujours, de savoir *faire quelque chose* de ce qui lui résiste. Précisément parce que l'intervention ergonomique est un travail sur et par le travail, elle est une expérience dans laquelle la visée s'affronte à tout un système d'exigences et d'événements où il se joue qu'elle se réalise ou d'être mise en péril. Que peut donc signifier, alors, qu'il y ait de la « crise » dans l'intervention ? Désigne-t-on le problème que « ça » puisse résister ? Il serait pour le moins paradoxal de pointer là une exception dont l'ergonomie fait au contraire sa règle ! Indique-t-on plutôt qu'on ne parviendrait pas à *faire quelque chose* de cette résistance ? Mais est-il imaginable que cette tension ne produise rien ? Et si, tout à l'inverse, il s'agit de célébrer la permanence de ce déséquilibre, serait-ce que l'ergonomie parle comme aujourd'hui la mode s'en répand dans les entreprises, où le « déséquilibre institué » (Barkat et Hamraoui <sup>1</sup>) constitue le régime normal de la modernité ?

### *Intervenir, une question de posture*

L'intervention est une certaine expérience du monde, c'est à dire qu'elle organise un certain rapport au « réel ». Évidemment, l'intervention suppose d'aller *sur le terrain*. Mais cela peut revêtir beaucoup de significations très différentes. En effet, il y a cas et cas. Soit un cas renvoie à la restitution des opérations et du jeu d'acteurs qui aboutissent à un résultat déterminé, soit il propose un système d'explication. En d'autres termes, soit il renvoie à une définition du processus de transformation comme description concrète de l'assemblage des formes qu'il prend (c'est dans ce sens là que le réengineering parle de processus ; c'est souvent aussi le sens qu'il faut comprendre de ce terme dans nombre démarches informatiques, et organisationnelles -Baratte-), soit le processus de transformation est pris dans son acception analytique d'intelligibilité (à la manière dont les économistes parlent de procès de travail ou de procès de production). On retrouve cette différence possible quand, parlant d'un procès de justice, on peut désigner soit son déroulement factuel, soit *ce qui fait que* la justice est rendue...

Au total, il nous semble que tout peut se ramener à trois postures possibles, combinables :

- la posture experte, qui vise un état-but déterminé à l'avance ; elle concerne des *problèmes à résoudre* que le client peut externaliser sur l'*expert* ou l'*ingénieur* qui l'en déchargent selon le schéma d'intervention de la *prestation de service* ;
- la posture clinique qui vise à créer de la ressource ; elle est moins concernée par des *problèmes à résoudre* que des *expériences à prendre en charge*, le *clinicien* ou le *manager* cherchant à ouvrir à d'autres possibles en aidant son client, par la ressource produite, à se charger d'une question, à l'intégrer dans sa stratégie, selon un schéma d'intervention qui relève alors de la *relation de service* ;
- la posture politique et morale, qui vise à produire une valeur, concoure à une finalité, de sorte qu'elle interpelle nécessairement les deux premières : la

---

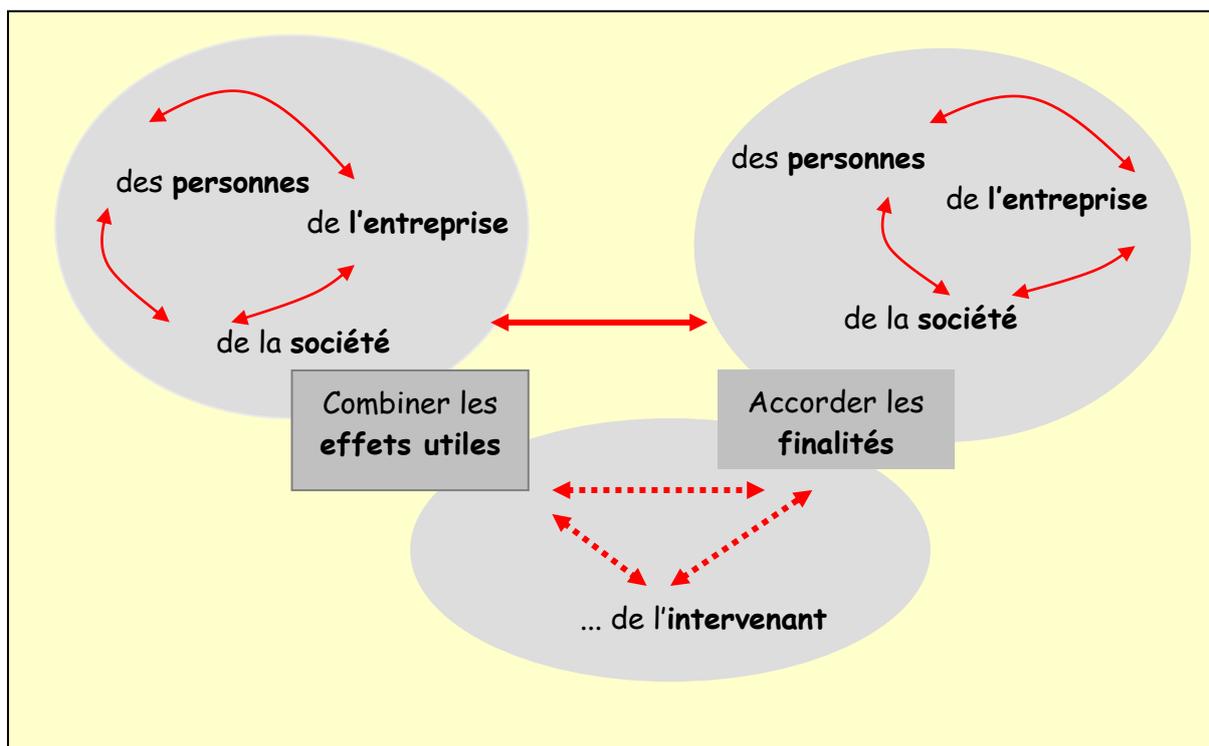
<sup>1</sup> Les noms en italiques renvoient aux interventions des auteurs participants à cet ouvrage

question se pose en effet de savoir quels rapports à la finalité des personnes, de l'entreprise, de la société, entretiennent, chacune pour son compte, la posture experte et la posture clinique.

Que la posture soit experte ou clinique, le rapport au réel commande toujours de régler des rapports entre les effets utiles et les finalités de l'action,

- pour les personnes, pour l'entreprise, et pour la société, en termes donc de cohérence pour chacun des niveaux qu'elles représentent ;
- mais aussi entre les personnes, l'entreprise et la société, en termes donc de cohérence entre ces niveaux aussi -i.e. la manière dont le tout fait « système »- ;

de sorte que la question se repose, dans l'intervention, de savoir comment l'intervenant règle la manière dont son action combine les effets utiles et articule les finalités des opérateurs, de l'entreprise (qui composent ensemble ce qu'on appelle le système « client », qui est donc tout sauf simple..), et de la société (comme il se sent lui-même redevable envers elle).



### (s')Aventurer

Plus on campe une posture de clinicien, plus on se retrouve à aventurer ce qu'on sait dans un espace qui le menace de toute part ; plus on s'aventure en somme au delà de ce qu'on maîtrise (Reneiro), avec pour seul soutien l'idée que c'est en manipulant le monde qu'on peut le découvrir, en s'affrontant à lui qu'on peut le transformer, en le transformant

qu'on peut le comprendre. Parier ainsi sur la possibilité de dégager des marges de manœuvre, des leviers, des ressources (*Biquand et Llorca, Heddad, Neuman*), cela relève de ce qu'on peut appeler un optimisme méthodologique.

Cette posture méthodologique engage beaucoup plus qu'une méthode : elle a aussi une valeur stratégique ; elle cerne un rapport au monde.

De cette posture fondamentale, Jullien (1995) oppose deux modèles classiques : le modèle grec et le modèle chinois. Le premier procède par affrontement, il cherche la rupture pour « faire la décision » et ainsi « l'emporter », quant le second privilégie l'incitation, cherche à prendre appui sur le monde qu'il n'envisage pas comme un objet transformable mais comme un partenaire dont il sollicite une réaction (p.130). Deux stratégies, deux visées très différentes, que l'on peut préférer selon ses conjectures, voire conjuguer, mais qui s'ancrent, chacune, dans un rapport au monde complètement opposé.

Dans la première approche, la crise est un ressort ; elle participe des moyens qui permettent forcer le cadre où la situation se trouve sinon enfermée et enfermante ; il s'agit finalement d'obtenir qu'elle bascule dans un « autrement » qui change la donne, et libère des possibilités d'effets nouveaux (*Bourgeois et Van Belleghem*). On joue de « ce que dire peut faire », sur la puissance de son dévoilement, et on sent bien que tout se tient dans la manière dont « l'aventure » reste contrôlable ou au contraire échappe à ses « auteurs ». La place de l'intention est essentielle, mais aussi la réalité du pilotage.

Dans la dynamique d'une posture plus « chinoise », c'est tout autre. On ne pense pas le monde sur fond de dépassement dialectique, mais sur fond de perpétuel renouvellement -le réel contient toujours d'autres réalisables-, de sorte qu'il ne faut rien forcer, rien vouloir vraiment, mais laisser venir. La condition, c'est que l'incitation n'opère que sur un fond de quiétude : « l'incitation du monde ne se révèle qu'à travers la disponibilité et la réflexion intérieures » (p.148). Le mode grec est plus brutal, et agit d'ailleurs plus brutalement : il ne s'agit pas de faire ressentir, mais de « représenter », i.e. mettre sous les yeux, ce qui peut/doit être.

A trancher nettement entre les deux postures type, la démarche clinique est plutôt « chinoise », dans la capture somme toute très occidentale que nous en faisons. C'est l'écoute qui crée la parole, à la manière de la psychanalyse, plus généralement du thérapeute qui ne doit pas trop vouloir mais aider à faire advenir. Mais dans l'intervention, cette capacité de faire ressource entre toujours en tension avec la pression inverse de diriger, de sorte que, au final, c'est le réglage entre ces deux polarités qui soutient le rapport au réel. Il ne faut d'ailleurs pas « angéliser » ladite posture chinoise : ne pas *dire* la crise, mais *biais*er et, par des détours, la mettre en scène d'une manière qui tout à la fois la reconnaît -voire la fait advenir- et la nie -il ne s'est rien passé, tout est normal-, c'est un stratagème qui vise, en le rendant complice, à empêcher l'intéressé d'en décider... La connivence peut donc très bien servir une « orthopédie sans humanité » (Roustang, 2000, p.76) et, plutôt que de soutenir le sujet, l'asservir.

## *Lâcher prise*

C'est tout l'enjeu de « l'exercice de discernement » développé ici par Falque (Bougon et Falque, 2005) : le fondement de la crise tient au fait qu'il se peut qu'on se mêle d'agir à rebours de ce que serait agir « sainement ». Agir sainement c'est agir en fidélité à ce qui nous fait du bien, autrement dit encore aux valeurs qui soutiennent la raison d'agir. Ce faisant, être fidèle dans l'intervention à l'histoire qui nous intéresse vraiment à travers les « faits » que nous objectivons (Girin, 1990), c'est inscrire l'action sous l'autorité de ce qu'elle accomplit. Cette fidélité-là est un véritable travail. Équilibrer entre *confiance* -qui incite à suivre ce(ux) qui nous guide(nt)-, et *liberté* -qui invite à suivre ce(ux) qui nous arrive(nt)-, ce qui se joue là, c'est le rapport à l'expérience. Entre ce qui attache et enferme, et ce qui s'accomplit et développe, l'expérience s'expose, selon, à des significations très différentes de la crise: soit la rupture d'un équilibre, ce qui interrompt le cours des choses et s'interpose dans l'histoire ; soit la ressource même d'une évolution, « ce qui fait histoire » (Barkat et Hamraoui). Dans le premier sens, sortir de la crise, c'est revenir à l'état antérieur ; dans l'autre, c'est plutôt changer d'état, se donner de nouvelles normes de vie.

Philosophiquement donc, la crise est l'expérience que la conscience fait d'elle-même, de sorte que par la révélation que la « faille » réside en soi-même, la crise de la pensée permet la vie de l'esprit. C'est là le sens philosophique du scepticisme : opérer un véritable lâcher prise du préconçu, s'affranchir des préjugés (de Geuser et Fiol), se libérer des « préférences » qui surdéterminent les « choix »<sup>2</sup>, et ainsi donner véritablement voie au libre arbitre (Falque). Comme le disait Barthe, *le spontané c'est le déjà dit* : la sincérité, l'authenticité, la fidélité, c'est un travail où le « discernement » agit comme un opérateur de santé, tout autant que d'efficacité. Aussi bien, il y a résonance de la méditation et de la médication puisque, d'une certaine manière, il s'agit de la même chose et qu'il y a crise quand la santé -i.e. ce qui fait ressource- est menacée par le risque pathique de ne plus pouvoir se laisser guider par son bien.

## *Dépayser les problèmes*

On ne peut pas penser la crise sans égard à la fidélité qu'elle trahit. A quoi, donc, est-il en jeu d'être fidèle ?

Dans l'intervention, la question se pose de choisir entre la recherche d'une vérité par l'édification d'une universalité, et le souci, inverse, d'épouser les circonstances *en ne visant précisément pas la généralité*. En s'intéressant moins aux invariants qu'aux singularités, l'orientation clinique vise à rendre intelligible à la fois comment les singularités se répètent et comment elles changent selon les contextes. Soulignons, ici, que c'est là l'enjeu même de ce qu'on appelle « compétence » : la capacité de sortir du contexte qui lui a pourtant donné naissance, et d'être mobilisable dans des contextes qui

---

<sup>2</sup> C'est le moment le plus « stratégique » de l'exercice de discernement ; *créer des dilemmes*, c'est à dire se défaire de ses préférences en remontant au stade des équivalences entre des options qui, alors seulement, pourront être véritablement choisies par l'exercice d'un véritable libre arbitre (cf. Falque ; Bourdon et Falque, 2005)

changent<sup>3</sup>. En somme, la capacité de *dépayser les problèmes*, comme on dépayse un procès en sortant la localité de son exotisme, pour lui conserver sa véritable singularité.

Il y a plusieurs voies possibles pour étayer ce rapport au singulier. Appréhender le singulier *comme ce qui a une portée symbolique*, c'est conférer à « ce qui se passe » une valeur plus abstraite que son apparence et l'adosser à un espace de références extérieures importées qui lui donnent un « autre sens ». On peut procéder autrement, non par abstraction mais par évasion, en regardant la singularité *comme ce qui s'émancipe de la particularité*, par l'effet non pas d'une référence, mais d'une émotion née de ce que le réel évoque en soi quand a pu s'établir un « grand partenariat du moi et du monde » (Jullien, 1995, p.151). La singularité, dans ce cas, ne se déploie pas dans la perspective d'un « autre sens », mais dans celle de percevoir l'au-delà de l'actuel (Dessors) par le dégagement des possibilités que contient le réel, dont les virtualités peuvent être « reprises » du fait même de l'écho qu'elles occasionnent en soi. C'est cette reprise que Kierkegaard (cité in Barkat et Hamraoui) appelle « ressouvenir en avant ».

### Être là

S'il n'existe pas de méthode d'intervention, il est certain, en revanche, qu'on a nécessairement recours à des méthodes dans l'intervention, et même qu'il faut de la méthode dans l'intervention.

De fait, comment ce que nous faisons agit-il ? On ne peut pas mieux résumer, nous semble-t-il, que de dire : tout procède de la confiance (Drouin). Au principe de l'intervention, il n'y a pas le contrat, mais le crédit. L'intervention procède moins de ce qui s'est négocié et du pouvoir qui s'y réalise, que de ce qui a été confié à une autorité qui s'y voit reconnue<sup>4</sup>.

C'est pourquoi l'intervention est affaire d'engagement. Dans le double sens de ce terme d'y en être *en gage*, et que de ce fait ce qui a lieu ne procède pas d'une application mais d'une implication (Heddad). Par quoi, donc, *l'intervenant est pour quelque chose* dans ce qui se produit. Moins « cause » de ce qui se passe, que celui qui *autorise* que quelque chose ait lieu. C'est l'enjeu, là encore, de la posture clinique (Hubault, 2005 ; 2007) : être au milieu sans être au centre, rejoindre son client là où il en est, le ravitailler dans son histoire en lui offrant la ressource de garder ou de reprendre la main sur son projet (Bourgeois et Van Belleghem). Ou dans le projet où il se trouve embarqué.

Fondamentalement, c'est donc affaire de « présence ». Être là physiquement, psychologiquement et psychiquement, socialement. La présence est un rapport au territoire : c'est l'enjeu du concept de situation ; elle est aussi un rapport au temps : c'est l'enjeu du concept de quotidien (de Certeau, 1990); elle est enfin, et peut-être ce rapport là concentre-t-il les autres, un rapport à soi : c'est l'enjeu du concept de

---

<sup>3</sup> Ce qui est donc l'inverse d'une capacité mobilisée *sans tenir compte* du contexte...

<sup>4</sup> C'est précisément parce qu'elle procède d'un accord de ceux qui la reconnaissent et non d'un pouvoir qui s'impose à eux que, pour le dire comme Hannah Arendt, « l'autorité exclut l'usage de moyens extérieurs de coercition » (cité par Mendel G., 2002, p.28).

subjectivité. On évoque souvent la « présence d'esprit » sur laquelle se joue l'efficacité de l'intervenant, sa pertinence. Rien ne dit mieux en effet comment l'intervention ne consiste pas à recueillir, à ramasser des données, mais à les produire par la puissance d'une relation dans laquelle l'intervenant doit savoir réagir, répondre, s'adapter.

Ainsi, ce à quoi l'intervention s'apparente le plus, c'est à la tactique (Hubault, 2006) : la tactique est l'art de « ce qui n'a pas de lieu propre » (à la différence de la stratégie qui parle d'un lieu à elle), qui doit donc agir dans le lieu de l'autre (situation hétéronome) ; c'est donc un art du retournement qui, depuis une position originellement faible, développe une science du guet, de la circonstance, de l'opportunité, comme autant de ressources (de Certeau, 1990, p. 60). Mais aussi bien, « faire quelque chose de ce qui résiste » et « faire quelque chose de l'hétéronomie », c'est ce que l'ergonomie et la psychologie du travail décrivent comme la posture même du travail, à quoi l'intervention sur le travail se doit donc, justement, d'être aussi homogène que possible.

Pris de la sorte, le contexte est toujours un « prétexte » : *pré-texte*, un déjà-là qu'il s'agit de saisir comme une *opportunité*, un levier, mais aussi un *défi*, une provocation à agir. Intervenir, n'est-ce pas alors *mettre en crise* chacun des plans qu'il s'agit de mettre en résonance : le rapport du projet <sup>5</sup> au réel -le type et le niveau d'incertitude ou de risque qu'il veut affronter -, le rapport du client au réel -les formes de pensée, le psychisme du client ne sont hors contexte : "ça" parle de quelque chose : le réel du travail pour lui-, et le rapport de l'intervenant à ces rapports -son propre rapport au psychique, à l'économique, au social : entre mise à distance pour cause d'incompréhension et illusion de tout savoir d'avance- (Hubault, 2007) ?

### *L'écoute crée la parole*

La présence, ainsi, agit par subversion.

Subversion, d'abord, de la présence de l'intervenant qui « déborde » ses interlocuteurs, les sort des limites où ils se tiennent, les porte hors d'eux-mêmes, de leurs formes « naturelles » de penser et d'agir (*Biquand et Llorca ; Dessors ; Heddad*). L'écoute crée la parole. La crise alors, pour l'intervenant, c'est quand il « rate » ses interlocuteurs, quand ce qu'il fait ne fait pas crise pour eux.

Subversion de la présence dans l'intervention ensuite, de ce qui s'y passe et qui nécessairement la « déborde » s'il se passe réellement quelque chose ... Là se joue pour l'intervenant, de savoir faire le deuil de la tentation de toute puissance. Certes il y a un risque d'instrumentalisation, d'épuisement et même de découragement, mais aussi, inversement qu'à vouloir résister à la « perte de contrôle », il empêche le processus d'émergence qu'il dit soutenir ...

C'est là que l'écoute de la communauté professionnelle est, elle aussi, « stratégique ». Placée sous l'égide du pilotage, l'intervention est jugée dans l'ordre de ce qu'elle contrôle, par des pairs juges de la conformité qu'ils ne peuvent évaluer que de l'extérieur, ce qui condamne assez vite à se sentir en devoir de *dire* l'intervention comme on veut l'entendre. Cet esclavage combine ce que Maine de Biran appelle une

---

<sup>5</sup> i.e. ce qui soutient la commande

« conscience malheureuse » d'être sans cesse jugée et une « conscience divisée » du fait d'être condamnée à paraître pour son avantage plutôt que pour sa vérité. Placée sous l'égide clinique, l'intervention appelle d'être évaluée de l'intérieur de ce qui s'y produit, ce qui n'éloigne pas forcément la tyrannie de l'opinion, mais c'est alors celle de ceux qui n'ont pas été assez étroitement associés au processus qu'il faut affronter, sachant qu'on ne peut jamais la tenir pour quantité négligeable puisqu'elle « tient » les partenaires de l'intervention par la dépendance où ils sont de coller avec d'autres communautés d'appartenance que celle du « projet », en général trop faible pour se suffire d'elle seule. De fait, ceux qui ne sont pas écoutés ne peuvent pas facilement entendre, comprendre ce que se dit-fait dans le processus qui libère la parole-action de ceux que l'intervention fait certes sortir de leur cadre habituel, mais ne les en libère jamais totalement -et d'ailleurs peut-être, heureusement...-.

### *Ce qui se dévoile du réel... de l'intervention*

Le réel c'est ce qui résiste. Au projet, à l'entreprise, aux personnes... A l'intervenant ergonome aussi donc (Biquand et Llorca ; Reneiro). Que le réel se donne à voir par la manière dont il résiste à la médecine qu'on lui porte, de quelle crise est-ce l'écho ? Si intervenir, c'est nécessairement faire crise, cela ne devrait pas mettre l'intervention ni l'intervenant en crise, puisque c'est là le moyen même qui permet de décider du sens de ce qui se passe... Mais si la crise dans l'intervention porte une crise de l'intervention, ne devrions-nous pas y voir, soit un paradoxe, soit comme un rappel à l'ordre ?

Cette question est au cœur de l'économie de l'intervention (Heddad), particulièrement dans son rapport au temps, c'est-à-dire, à nouveau, au terrain. Plus le temps d'intervention, en effet, est décompté dans une durée comptée d'avance, le temps du « contrat », plus il s'écoule dans le registre d'une consommation qui coûte, hétéronome forcément. Mais le temps vécu ne se décompte pas car la vie n'a pas de borne connue d'avance, et c'est donc dans la mesure où l'intervention arrive à s'inscrire dans un temps vécu qu'elle peut développer une expérience, plus autonome, et produire quelque chose. En fait de « chose », disons plutôt un effet, immatériel, que les investissements réalisés par l'intervention, immatériels eux aussi, permettent de développer dans l'ordre de la compétence des personnes, de la pertinence des outils et de la confiance (du Tertre, 2007) ... Pour nous, il est clair que l'économie de l'intervention s'inscrit dans le modèle économique de la relation de service, puisque c'est dans la mesure de la co-opération que ce « crédit » peut être obtenu.

Mais la raison économique ne doit pas être séparée. Ce qui peut faire que ce qui se dévoile du réel dans l'intervention ... dévoile un réel de l'intervention qui la mettrait en crise, est aussi, d'abord, d'ordre épistémologique : l'aliénation du rationalisme du fait de son enlisement dans l'objectivisme<sup>6</sup>. Cette « détresse méthodologique » tient au fait que si l'intervention, en effet, est une expérience, c'est-à-dire l'engagement de la subjectivité dans le processus d'action et de connaissance, cette subjectivité qui crée la science ne trouve aucune place légitime dans aucune science objective.

---

<sup>6</sup> Husserl E., 1935, *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, Aubier, 1987, pp.83-85, in Hamraoui et Barkat

C'est aussi, encore, une crise d'ordre moral et politique. L'intervention ergonomique concerne centralement le travail plutôt que le travailleur, et il peut se faire que le travailleur<sup>7</sup> résiste au questionnement du travail quand c'est justement parce qu'il en est venu à le lâcher que l'enjeu de l'intervention est qu'il s'en ressaisisse... Dans ce contexte, la crise procède de la difficulté pour le « travailleur » -i.e. ce qui inclut les cadres- d'accepter l'exercice que nous l'invitons à faire, difficulté de donner sa chance à autre chose, et celle pour nous de prendre le risque d'aller contre le contrat... Cela souligne que le déplacement est donc aussi celui que l'intervenant doit lui-même accomplir, physiquement et mentalement, vers l'histoire de ses interlocuteurs pour opérer cette « reprise » qui, seule, peut permettre que le passé soit dé-passé. C'est là le fondement de l'optimisme méthodologique qui soutient l'intervention : toujours jouer dans la faille, celle qui, à l'intérieur de la gestion, organise les tensions de l'entreprise sur la création de valeur économique, comme celle qui taraude la subjectivité des personnes dans leur rapport à ce qui donne sens à leur activité de travail.

C'est aussi, enfin, une crise d'ordre professionnel, si ce qu'on fait ne peut pas être reçu par le « métier », ce « surdestinataire » du travail pour le dire comme Clot. Toujours en effet, travailler c'est faire quelque chose pour le métier qui constitue ainsi son autre adressage. A travers le client, l'intervention interpelle un espace de transcendance professionnelle par quoi travailler c'est bien s'attaquer aux questions que le métier se pose, par quoi aussi l'intervenant ne s'en tient pas à rester un simple « opérateur ». Bien sûr, progresser dans le métier c'est augmenter le pouvoir d'agir, mais c'est tout autant augmenter le pouvoir d'être affecté par ce questionnement, augmenter sa capacité de dispute. La « crise » alors, c'est selon, soit le symptôme de sa santé, soit de son entrave.

---

<sup>7</sup> Bien que ce ne soit pas l'usage, le terme concerne ici toute personne qui travaille...

## Bibliographie

Barkat S.M., 2006, « Risques, institutions et politique » et « Cadre politique de la problématique du risque », in *Sécurité au travail et sécuritarisme. Approche clinique et philosophique* (rapport), pp. 287-314.

Bougon B., Falque L., 2005, *Pratiques de la décision, développer ses capacités de discernement*, Dunod

De Certeau M., 1990, *L'invention du quotidien*, Gallimard

du Tertre C., 2007, « Investissements immatériels et Patrimoine collectif immatériel », in C. Laurent et C. du Tertre éditeurs, *Secteurs et territoires dans les régulations en émergence*, (en cours de publication).

Girin J., 1990, « L'analyse empirique des situations de gestion : éléments de théorie et de méthode », in(s/d) Martinet, *Épistémologies et sciences de gestion*, Economica

Hubault F., 2006, « La limite ou la borne ? Évolutions et permanences des réponses de l'ergonomie aux interpellations du travail », in Hubault F. (coord.) *le stable et l'instable dans le travail*, Actes du séminaire Paris1, 23-25 mai 2005, Octarès, pp.

Hubault F., 2007, « Nature d'intervention, nature de savoir », in *Intervention et savoirs, la pensée au travail*, Éducation Permanente, n°170 (en cours de publication)

Jullien F., 1995, *Le détour et l'accès, Stratégies du sens en Chine, en Grèce*, Grasset, Le Livre de Poche, biblio Essais 4244

Mendel G., 2002, *Une histoire de l'autorité ; permanences et variations*, La Découverte

Roustang F., 2000, *La fin de la plainte*, Odile Jacob